A lire en attendant que ça saute

Autor(en): **Stauffer, Gil**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **- (1982)**

Heft 639

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1013063

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTES DE LECTURE

Décapité le 14 mai 1941

A sa manière très particulière, qui combine la passion et le détachement, l'engagement et l'humour, Nicolas Meienberg a suivi les traces d'un jeune homme parti de Neuchâtel pour l'Allemagne, dans le «simple» dessein d'abattre Hitler.[1] Et ceci en 1938, dans la plus complète solitude, par conviction profonde, car, ainsi qu'il le dira à son procès, «il considérait la personnalité du Führer et chancelier du Reich allemand comme un danger pour l'humanité».

Maurice Bavaud donc, un pistolet dans sa poche, s'aventure dans un pays dont il ne connaît pas la langue, loue une chambre à Berlin, se rend en train à Berchtesgaden (où séjourne alors le Führer). On ne sait pas ce qu'il y fait; toujours est-il que le 31 octobre 1938, il est à Munich. Il obtient, sans difficulté semble-t-il, une «carte d'honneur» pour la tribune dressée à l'occasion de la marche commémorative rappelant le putch avorté de 1923. Installé le jour dit (9 novembre) au premier rang de la tribune, il se rend compte, au passage des dirigeants nazis, qu'il est trop éloigné de sa cible.
Il songe alors à modifier son plan, reprend le train en direction de Berchtesgaden, rebrousse chemin et monte finalement dans un train pour Paris, où il est arrêté parce qu'il n'a pas de billet. Livré à la police secrète, il sera jugé par le Tribunal du Peuple, condamné à mort et décapité le 14 mai 1941.

Ainsi résumée, cette histoire, avec ses hésitations, ses bavures, ses repentirs, son échec final, pourrait n'être que celle d'un minable raté, n'étaient la personnalité de la cible et l'époque de la tentative. L'Histoire (avec un grand H) s'est emparée de Bavaud, le faisant passer tour à tour pour un illuminé, un fou, un antisémite, etc. Meienberg, lui, en se mettant dans les pas de Maurice, montre combien ce destin peut éclairer notre propre histoire contemporaine: passerelles constamment jetées entre 1938 et 1980, interdisant obstinément l'émergence sournoise de notre «bonne conscience».

Qu'on songe au verdict rendu lors du procès en révision de 1955, qui reconnaît Bavaud coupable de tentative de meurtre avec préméditation, même s'il n'a pas tiré, et condamne le jeune mort de 41 à cinq ans de réclusion et cinq ans de perte des droits civiques (jugement cassé en février 1956): «Son acte apparaît déjà, en raison de son appartenance à l'acte de tuer, comme une de ses composantes, ce qui conduit à le considérer comme un début d'exécution et non comme un simple acte préparatoire — non condamnable.» (p. 176) Qu'on replace ceci dans le contexte de la révision du Code pénal (actes de violence criminels), sur laquelle le peuple suisse sera amené à se prononcer le 6 juin prochain. Entre le «simple acte préparatoire» et le «début d'exécution», la fontière paraît bien mince!

C. B.

PS. Prévu pour le vendredi soir 4 juin à la TV romande, émission «Nocturne» (22 h. 45), le passage du film signé par Villi Hermann, Niklaus Meienberg et Hans Stürm, «Es ist kalt in Brandenburg» (1980) et qui est précisément l'adaption cinématographique du travail d'écrivain de Meienberg, suivant Maurice Bavaud à la trace.

[1] Nicolas Meienberg, *Maurice Bavaud a voulu tuer Hitler*, traduction française de Luc Weibel, Editions Zoé, Genève, 1982.

POINT DE VUE

A lire en attendant que ça saute

A croire Frank Tipler, de l'Université de Tulane («Sky and Telescope», sept. 1981), il n'y a pas d'autre espèce intelligente que la nôtre dans l'univers — tout au moins dans la galaxie locale.
Tiens, tiens.

Pour (relativement) simples qu'ils soient, les arguments de Tipler ne manquent pas de pertinence. En résumé:
a) même s'il y a de la vie sur 10^9 ou 10^{10} planètes, la probabilité d'une vie intelligente capable de communiquer à distances intersidérales est de l'ordre de 10^{-11};
b) en multipliant cette probabilité par le nombre des étoiles dans la galaxie, soit 10^{11}, on obtient ... 1;
c) (pour plusieurs raisons) les intelligences extraterrestres (IET) devraient être détectables et détectées *maintenant*.
Bien. Bien.
Il se pourrait néanmoins que Tipler lance le bouchon un peu loin. Mes calculs patatoïdes à moi — fondés sur l'axiome suivant: *tu es peut-être unique, coco, mais tu n'es pas exceptionnel* (dont on remarquera au passage qu'il est tout imbibé d'une édifiante humilité acquise à la lecture des œuvres de saint Thomas d'Aquin) — m'incitent à penser qu'il ne faut pas se prendre trop vite pour des chefs.

SUIVEZ LE GUIDE!

D'ailleurs, dans ce genre de tripotage d'hypothèses inévitablement branlantes, le point central reste vaseux: qu'est-ce que l'intelligence? Rude question — généralement délaissée par les auteurs. Consiste-t-elle en la capacité de communiquer à grande distance par un quelconque canal électromagnétique?

Nous ne papotons ni avec les fourmis ni avec les vaches. Les discussions avec les politiciens ne sont guère plus brillantes. Donc, la bande passante, tout compte fait et malgré la largeur du spectre électromagnétique utilisable, est plutôt mince et pleine de trous. Il n'est pas plus rusé d'émettre vers l'espace des formules mathématiques que des «meuh... meuh...» avec sonnailles gruyériennes.
Tipler, d'ailleurs, admet que nous ne sommes pas en mesure de causer sérieusement, pour des raisons techniques. Manque l'électronique adéquate et ce qu'il faudrait pour l'envoyer tous azimuts à bonne vitesse. Mais ça devrait mieux aller d'ici un siècle, dit-il.
Mais revenons à l'intelligence. Me semble qu'il faut voir la chose, à l'échelle de l'espèce, *comme la capacité de durer*. De durer très longtemps. De résister au Temps.

On peut en effet imaginer que la probabilité d'une réponse — et surtout sa validité — croît non pas linéairement avec la durée de vie de l'émetteur de la question, mais *exponentiellement*. Moralité: *il est beaucoup trop tôt* pour pouvoir dire s'il existe ou non des IET, galactiques ou extra, et nos hypothèses, en la matière, sont à peu près farfelues.
Combien de temps l'espèce humaine s'accrochera-t-elle encore à ses propres basques avant de basculer dans la panade? Les pires doutes sont permis. Nous risquons donc bien *de ne jamais savoir*. Voilà qui ne laisse pas d'être un brin fâcheux.
(On suppose ici que les tortues, les laitues et les cœlentérés d'usage courant n'établissent pas de communications intersidérales avec leurs homologues d'outre en-là, par quelques voies subtiles, malgré leur grand âge spécifique.)
On reviendra sur la question. Mais n'oubliez surtout pas de faire votre cure dépurative de printemps à base de salsepareille et de vous filer de temps en temps un petit verre de Grand Tonique au quinquina et aux glycérophosphates. Santé.

Gil Stauffer

PS. Fondamental. L'étude que l'on attendait depuis le 5 août 1945 («bonnes feuilles» dans le «New Yorker» des 1, 8 et 15 février dernier). «The Fate of the Earth». Jonathan Schell. Alfred A. Knopf, publisher. New York, 1982. ISBN 0-394-52559-0.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Une vie meilleure

Joyeusetés de ce temps.
— Je lis dans *Time*, hebdomadaire américain, que Mme Irène Kassola, sexothérapeute, grâce à une méthode de son invention, est parvenue à faire connaître à telle ou telle de ses patientes, résolument frigides, jusqu'à cent orgasmes en deux heures... Et dire qu'il se trouve des gens pour nier le progrès!

— Le même *Time* (mai 1982) rapporte l'aventure désagréable de Stephanie Riethmiller. Stephanie était lesbienne et vivait heureuse avec son amie, étudiante comme elle, à Cincinnati. Les parents de Stephanie, apparemment hostiles aux mœurs de leur fille, se sont décidés à la kidnapper pour la confier à un «déprogrammateur», qui acceptait de la ramener dans le droit chemin pour la somme de 8000 dollars. La déprogrammation semble avoir consisté principalement à violer la jeune fille, ce qui l'a incitée à porter plainte et à réclamer au déprogrammateur et à ses parents la somme de 2,75 millions de dollars en dommages et intérêts. Voilà un tribunal fort embarrassé, l'avocat de la défense assurant pour sa part que Stephanie avait été consentante. «Toute cette situation de déprogrammation est un problème très complexe, estime le juge Gilbert Bettmann. Il y a là un conflit social essentiel sur la question de savoir ce qui est juste et ce qui est faux.» *(The whole deprogramming situation is a very complex problem. There is a basic social conflict on what is right and wrong.)*
Hélas, mal déprogrammée, Stephanie est retournée auprès de son amie, Patty Thiemann.

— Dieu merci, des réponses nous sont proposées par ailleurs. «Pourquoi les catastrophes?» demande *La Vérité dessinée* n° 959. «Si vous avez une totale confiance dans le futur et que vous êtes convaincu qu'il existe une meilleure vie *après* la mort, alors vous pouvez certainement comprendre pourquoi Dieu, dans Sa miséricorde, arrache parfois des milliers de gens à leurs souffrances, leur misère et leur pauvreté. — Voilà la chose sur laquelle les gens s'interrogent: pourquoi, souvent, semble-t-il frapper les *pauvres*, les *nécessiteux* et les *faibles*? Eh bien, quand on réalise qu'il y a un monde meilleur dans la vie à venir et qu'on peut *s'attendre* à une vie meilleure, qui d'autre que ceux qui ont le plus souffert et qui sont innocents, ont besoin d'être délivrés de cette vie, et qui d'autre apprécierait plus cette vie future!» (...) Et encore: «La souffrance *purifie* et *humilie*; elle purge ceux qui sont *sauvés* et nous *rapproche* du Seigneur. Elle amène à Dieu certaines personnes qui n'étaient pas sauvées, elle en amène d'autres à la repentance et au salut en les faisant crier vers le Seigneur du fond de leur souffrance.»
Voilà qui pose tout de même un petit problème pour nous autres Suisses: ni catastrophes naturelles (tremblements de terre, tornades, épidémies...), ni guerres sanglantes, ni terrorisme digne de ce nom...
Et moi, qui dois me contenter de migraines, je commence à croire que j'ai été oublié. **J. C.**

GLANURES HELVÉTIQUES

Deuxième numéro 1982 de «Social», «revue romande d'information sociale» éditée par la Coras, Conférence romande de l'action sociale (adresse utile: Rumine 2, 1005 Lausanne). Un sommaire largement ouvert sur la Romandie, effort rare et à souligner en ces temps de polarisation lémanique. Mais surtout, travail remarquable, une «revue des revues romandes et autres», donnant l'essentiel des thèmes discutés dans quelques revues professionnelles suisses (romandes et alémaniques) concernées par le secteur social, synthèse qui serait encore plus utile si elle donnait systématiquement l'adresse des publications dépouillées.

* * *

Comme d'autres quotidiens, le «Bund» de Berne ouvre chaque semaine ses colonnes à des commentateurs non journalistes, engagés dans la vie politique et/ou économique. Par hasard, l'invité de la semaine politique, dans le numéro du 8 mai, était le maire socialiste de Bienne et l'invité de la semaine économique le maire radical de Soleure. Or, et cela manifeste l'actualité du problème, Hermann Fehr (Bienne) et Urs Scheidegger (Soleure) ont planché sur le même sujet: l'avenir des villes. Titres traduits de ces deux articles: La fuite hors de la ville, La ville a-t-elle un avenir?